

Alberto Fabio Ambrosio

Une lutte sans merci

Actualité des paraboles



Une lutte sans merci

Actualité des paraboles

Il était hardi de se replonger une fois de plus dans un matériel aussi central pour la foi, aussi commenté, aussi familier en un mot à tous les lecteurs du Nouveau Testament, pour en livrer une nouvelle lecture. Nouvelle, cette lecture l'est en effet : l'auteur, un dominicain d'origine italienne, qui a parcouru bien des cultures, revient, tel l'Enfant prodigue de l'Écriture, dans l'Europe de ses pères : après s'être imprégné dix ans durant de la civilisation turque, dont il a ramené plus que la connaissance, l'amour et l'imprégnation par les rites, il garde une tendresse intime et indéfectible pour un Islam qui élargit sa lecture et son expérience. Il aborde ici avec un œil neuf une anthropologie du quotidien, et l'endroit d'où il parle, avec sa simplicité, fait jaillir la prière – est-ce une lointaine influence des derviches tourneurs et de leur danse giratoire ? S'éloigner des Évangiles pour mieux en pénétrer le sens : on croisera bien des « ailleurs » dans cette exégèse de la simplicité, et le lecteur qui voudra accompagner l'auteur dans ses méditations en reviendra rajeuni, rafraîchi, comme lorsque l'expérience de la foi restaure un cœur jeune et revivifié.

Alberto Fabio Ambrosio, dominicain, est spécialiste de l'histoire du soufisme ottoman. Auteur de plusieurs ouvrages sur ce sujet, il enseigne aujourd'hui dans différentes institutions (à Paris et à Rome), et poursuit ses recherches sur l'islam et la modernité dans le cadre de la *Luxembourg School of Religion & Society*.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'inverse de cette mentalité : nous ne savons jamais avec certitude si nous sommes de bons croyants, de bons fidèles et de bons disciples du Christ, et moins encore si nous pouvons nous considérer comme « parfaits ».

Cette lutte sans trêve ni repos doit nous ramener à ce qui est essentiel dans l'Évangile : la nouveauté de la foi avec son renversement des valeurs et des évidences. Seule une lutte sans merci nous aidera à rester dans un état d'étonnement devant la nouveauté. En relisant l'Évangile avec d'autres yeux que ceux de notre tradition, on revient à l'étonnement qui naît de la Résurrection. Voilà quel a été mon parcours, et je l'offre avec une joie teintée de gratitude au lecteur qui voudra s'aventurer, avec moi, dans le même combat.

² Parfois la dimension obstinée de la lutte ne s'accompagne pas du caractère guerrier que connote cette expression. Ce sont les occurrences où j'ai préféré l'adoucir en sans trêve, voire sans trêve ni repos.

I. La perle rare ou la lutte sans trêve

Le Royaume des cieux est comparable à un trésor qui était caché dans un champ et qu'un homme a découvert : il le cache à nouveau et, dans sa joie, il s'en va, met en vente tout ce qu'il a et il achète ce champ. Le Royaume des cieux est encore comparable à un marchand qui cherchait des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il s'en est allé vendre tout ce qu'il avait et il l'a achetée.

Matthieu 13,44-46

Voilà deux paraboles qu'on croirait imaginées par un expert en lois de l'économie, avec ce marchand qui a plus d'un tour dans son sac et va nez au vent de par le monde, flairant la bonne affaire.

L'Évangile ne varie guère sur ce point : les lois impitoyables de l'économie, le capitalisme libéral qui a perdu le nord l'effraient, mais il lui arrive aussi de laisser une spiritualité inspirée de ce modèle montrer le bout du nez. Qui sait si ce n'est pas là une des difficultés qu'a rencontrées dans l'histoire le christianisme qui, devenant puissance temporelle, tombait sous le coup de cette lecture qu'on lui objectait ?

Si le doute est exclu concernant l'attention de l'Évangile à la pauvreté, ces paraboles ont néanmoins une saveur particulière, pour peu qu'on refuse de les soumettre purement et simplement à un schéma explicatif qui fait abstraction de tous les problèmes.

Il va de soi que bâtir un modèle économique à partir des

Évangiles encourt le risque d'anachronisme. Mais on fait comme si on pouvait ainsi justifier des pratiques et des idées, pour ne pas dire des idéologies, qu'on croit aller dans le sens suggéré par le message de Jésus et, résultat, on obtient l'effet contraire. Au creux de ces deux paraboles se niche en partie ce danger. Mais bon, il suffit de déposer dans l'autre plateau de la balance l'avertissement que lance Jésus, dans une autre parabole célèbre, de ne pas amasser de trésors³, et tout devient clair. En apparence, tout du moins.

Ce qui frappe ici, c'est la volonté explicite de mettre la main sur l'objet de la découverte : le trésor caché et la perle rare. Néanmoins, pour similaires que soient en apparence les modalités des deux cas rapportés, ceux-ci divergent en réalité du tout au tout. D'un côté, il s'agit de mettre à l'encan tout son patrimoine pour acquérir le champ où se cache un trésor, de l'autre, on le fait pour se procurer une perle rare. Le premier cas de figure conduit à la sédentarité, car on s'enchaîne à un trésor caché dans un terrain dont on a acquis la propriété, l'autre augmente encore la liberté, car une perle – c'est enfoncer une porte ouverte –, cela s'empporte où bon vous semble.

Voilà deux paraboles extrêmement proches, donc, mais que tout sépare dans leur structure, risquons le mot, *anthropologique*, dans la mesure où les gouvernements des modèles aussi distants que ceux de Caïn et d'Abel.

L'accès à l'existence sédentaire et le choix d'une existence nomade ne marquent pas suffisamment l'opposition ? eh bien, on n'a qu'à se pencher sur la manière dont se font déjà les deux découvertes.

Récit numéro 1 : on tombe – comme ça, oui ! – sur un trésor enfoui dans un champ. Que fait notre « sujet » ? La terre est encore humide qu'il le remet dans sa cachette, où il restera le temps pour lui d'acheter ce bien-fonds. Déterrer un trésor qu'il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

reste une activité d'enfant qui, comme toutes celles qu'on a pratiquées petit, engendre une immense joie.

Quand je traverse le Bosphore sur un magnifique vapur, j'aime à penser que ce que je regarde, je le vois pour les êtres que j'aime, pour tous ceux, si nombreux, qui ne peuvent pas voyager, qui ne peuvent pas voir. Ainsi, prêter mes yeux, m'en servir ainsi, devient une activité partagée, presque sociale.

Le Samaritain nous enseigne qu'on ne voit pas seulement pour soi, mais aussi pour les autres : ce fut son credo, ce fut le secret qui le conduisit à s'approcher des blessures de l'autre, de celui que nous pourrions appeler trop facilement le « prochain », son prochain. Ce Samaritain s'est dévoué parce qu'il s'est simplement rendu compte, parce qu'il a vu *avec autrui* et vu *pour l'autre*. On pourrait dire que le Samaritain a vu aussi pour cet homme tombé aux mains des brigands.

Il me plaît de croire, personnellement, que cet homme était l'Israélite de la rue, qui demandait à être soulagé de sa maladie, symbole de l'homme, de tout homme qui gît sur sa couche de misère.

Si nos yeux ne sont voués qu'à notre désir d'individu, alors nous n'arriverons jamais à l'état de Samaritain, de bon Samaritain. Nous piétinerons toujours au stade de qui n'a d'yeux que pour ses propres appétences.

Je trouve aussi dans l'islam confirmation de ce que j'avance ici.

Parmi ce qu'on appelle les *hadiths*, c'est-à-dire les enseignements du prophète Muhammad, il y en a certains – quarante exactement – qui sont considérés parmi les plus authentiques et les plus sacrés. Il en est un de grande profondeur spirituelle et d'une théologie assez inventive ; je le reproduis :

Allah, le Tout-puissant, a dit : Celui qui montre de l'hostilité envers un de mes bien-aimés, qu'il sache que je serai en guerre contre lui. Pour que mon serviteur s'approche de moi, rien ne m'est plus agréable que ce que je lui ai prescrit. Avec ses pratiques surrogatoires, il s'approche encore plus de moi, au point que je l'aime. Et si je l'aime, je suis son oreille avec laquelle il entend, son œil avec lequel il voit, sa main avec laquelle il travaille et son pied avec lequel il marche. S'il me demande quelque chose, je la lui donnerai, et s'il cherche ma protection, je la lui donnerai assurément.

Le sens de ce texte est assez clair : si le fidèle serviteur tente de s'approcher de Dieu avec des œuvres de dévotion supplémentaires et avec sa vie d'observance des règles prescrites, alors Dieu l'aimera ; et si Dieu aime son fidèle, Dieu devient, entre autres choses, l'œil avec lequel celui-ci voit et regarde. Ainsi, nos yeux, de même que nos oreilles, nos pieds et tous les principaux organes de notre communication avec le monde, deviennent les « organes » de Dieu lui-même.

Le jeu mental un brin ingénu dont je parlais plus haut, auquel je faisais allusion, voici qu'une grande tradition religieuse vient lui prêter main-forte. Dieu devient ma vue, à travers mes yeux ; et si Dieu, d'une certaine façon, s'empare de ce que je vois, de là à dire qu'avec lui le font la foule de ceux que j'aime et, pourquoi pas, l'humanité, il n'y a qu'un pas. La physiologie circonscrit la vie de l'homme, c'est sûr, à l'individu, mais notre physiologie est une physiologie de communion, non de division. Ce Samaritain-là a vu avec les yeux de celui qui gisait par terre en attente de secours, parce que les siens sont devenus les yeux de Dieu et c'est aussi avec ceux de Dieu qu'il a eu les yeux de ce Samaritain-là.

Le regard peut devenir pour de bon tout-puissant, curatif,

salutaire, consolant et finalement divin. Par sa vue, cet homme s'est mué en être de la différence. L'« altérité » qui le démarquait du reste de la société dans laquelle il vivait s'est changée en personne, car il a su voir ce que d'autres ne réussissaient pas à comprendre ou ne voulaient pas reconnaître. Ses yeux et sa vue sont devenus ceux de Dieu et ceux du désespéré gisant au sol. Lui ne pouvait donc que descendre vers Jéricho, vers les profondeurs de la terre où se trouvait le malheureux. S'il a pris soin de lui parce qu'il a su regarder, avec ses yeux, c'est vrai, mais comme le remarquèrent bien tous ceux qui voulaient voir, avec les yeux de Dieu, autant dire par Dieu. Avoir ce regard, tel est le premier objectif que doit s'assigner l'homme de foi, le disciple du Christ, l'homme qui s'affronte à la misère de l'espèce.

C'est donc une vision différente qui a fait de la différence une personne.

Mais nous n'en avons pas terminé : Jésus, à la fin de la parabole, redresse toutes les idées reçues par le bon sens quand il s'agit de penser le « prochain ». Le scribe avait posé la question en ces termes : « Qui est mon prochain ? », et Jésus retourne à cent quatre-vingts degrés la perspective, en enfonçant le coin d'une nouvelle mentalité : « Lequel de ces trois-là, demande-t-il, te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé sur les brigands ? » Autrement dit : qui est le prochain du malheureux ? Le pauvre qui gît là n'est plus le prochain de l'homme valide cherchant à tout prix à faire du bien à l'autre, aux autres. C'est le Samaritain qui est le prochain du demi-mort et moi, par conséquent, – à l'image de celui qui est différent – je deviens le prochain du demandeur.

Au lieu d'aller chercher l'autre dans le besoin, je dois déplacer le problème en rendant manifeste le besoin qu'éprouve l'autre, à plus forte raison s'il gît là à attendre que je le secoure.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

place à l'erreur. Ne parle d'inactivité que celui qui ne sait ni voir ni patienter. Mais pour qui s'attache à vivre tendu vers les fruits inattendus, oui, pour celui-là toute « perte de temps » signe la grâce divine.

Il y a un combat permanent dans l'effort pour respecter le sens du temps qui fait mûrir, ramène un peu plus la vie à la mesure de l'homme, rend le chrétien plus miséricordieux. Le désir enfoui que nous éprouvons d'arrêter le temps ne vise pas seulement à faire durer la chimère de l'éternelle jeunesse, il a un autre but : donner plus d'espace temporel à une situation en évolution. Quoi qu'il en soit, il demeure un rêve, parce qu'il appartient justement à ce temps de grâce, l'écoulement des minutes, des heures, des journées, des mois et des ans.

« Sinon, tu le couperas » : ce n'est pas le patron qui le fera, il laissera le vigneron le faire, justement celui qui ne le désire pas. Et le fera-t-il ? J'en doute. Tout loyal qu'il est envers son patron, le vigneron a prouvé qu'il aimait cette plante, ce figuier, qu'il voulait en prendre soin.

En lisant cette parabole, chacun de nous se sent peut-être tour à tour le patron, le vigneron et surtout le végétal, ce figuier. N'oublions pas non plus ces personnages que sont l'engrais et la pluie du ciel. Pour être fertile, la terre doit contenir l'humus, élément qui par son origine évoque aussi l'humilité. La patience est utile à qui veut se faire humble, elle qui est une composante non négligeable de l'espérance, dans la mesure où elle sert de socle à ce temps passé inutilement, au moins en apparence, à attendre les fruits.

Bref, qui que nous soyons, patron, vigneron, figuier ou pied de vigne, ou que sais-je encore – ils sont si nombreux, les éléments qui concourent à ce triomphe de la terre ! –, nous devons avoir appris à attendre patiemment.

L'espérance alors portera son fruit tant convoité.

⁸ Dall'Oglio. Paolo, *Speranza nell'Islâm: interpretazione della prospettiva escatologica di Corano XVIII* (« L'espérance vue par l'islam : une interprétation de la perspective eschatologique de Coran, s. XVIII », non traduit en français), Marietti, 1991.

⁹ Scattolin, Giuseppe (éd.), *Esperienze mistiche nell'Islam: testi significativi della mistica islamica, I. L'inizio di un cammino* (« Expériences Mystiques en Islam. Textes importants de la mystique musulmane, I. Le début d'un chemin »), Bologna, Editrice missionaria italiana, 1994, p.58. Non traduit en français.

IV. Le festin nuptial ou le capitalisme de la gratuité

Et Jésus se remit à leur parler en paraboles : « Il en va du Royaume des cieux comme d'un roi qui fit un festin de noces pour son fils. Il envoya ses serviteurs appeler à la noce les invités. Mais eux ne voulaient pas venir. Il envoya encore d'autres serviteurs chargés de dire aux invités : "Voici, j'ai apprêté mon banquet ; mes taureaux et mes bêtes grasses sont égorgés, tout est prêt, venez aux noces." Mais eux, sans en tenir compte, s'en allèrent, l'un à son champ, l'autre à son commerce ; les autres, saisissant les serviteurs, les maltraitèrent et les tuèrent. Le roi se mit en colère ; il envoya ses troupes, fit périr ces assassins et incendia leur ville. Alors il dit à ses serviteurs : "La noce est prête, mais les invités n'en étaient pas dignes. Allez donc aux places d'où partent les chemins et convoquez à la noce tous ceux que vous trouverez." Ces serviteurs s'en allèrent par les chemins et rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, mauvais et bons. Et la salle de noce fut remplie de convives. Entré pour regarder les convives, le roi aperçut là un homme qui ne portait pas de vêtement de noce. "Mon ami, lui dit-il, comment es-tu entré ici sans avoir de vêtement de noce ?" Celui-ci resta muet. Alors le roi dit aux servants : "Jetez-le, pieds et poings liés, dans les ténèbres du dehors : là seront les pleurs et les grincements de dents." Certes, la multitude est appelée, mais peu sont élus. »

Matthieu 22,1-14

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à savoir commencer par arracher l'ivraie pour en faire des bottes à brûler.

Je ne suis pas un agriculteur, et encore moins un agriculteur palestinien du temps de Jésus – en dehors de ce profil de professionnel, on n'a guère de légitimité à donner son interprétation –, mais j'ai la vague impression que Jésus (car c'est lui, de fait, à n'en pas douter), quand il a dit de ne toucher à rien et de recueillir seulement à la moisson l'ivraie et le bon grain, en se gardant bien de les confondre, naturellement, a pris la bonne décision. Ces serviteurs auraient probablement perdu beaucoup plus de temps, s'ils avaient d'emblée récolté la mauvaise herbe au lieu d'attendre et d'écouter leur patron. Attendre revient ici à gagner du temps en évitant de ne pas se livrer deux fois à la même tâche. Le danger, ce faisant, n'était pas mince : l'ivraie pouvait, pour ainsi dire, contaminer le bon grain, et ce n'est pas d'hier qu'on n'aime pas laisser pousser côte à côte des végétaux dangereux avec de bonnes plantes, celles-ci pouvant être gâtées par ceux-là et transmettre au bout du compte à l'homme leurs substances nocives. De mémoire de paysan, des « ivraies » de toutes sortes ont attaqué plus souvent qu'à leur tour les cultures et on a dû les combattre, et minimiser par là le risque de récolter de vrais poisons pour notre espèce. Cela n'empêche pas le Seigneur de la parabole d'ordonner qu'on continue en laissant ensemble ivraie et céréales.

Commençons par une remarque à propos de la gestion du calendrier, le temps, ce tyran, venant toujours mettre des bâtons dans les roues à qui veut résoudre tout tout de suite. On n'en a jamais assez devant soi, de temps, pour régler les problèmes, surtout pour un perfectionnisme qui a perdu le nord, tel que notre époque le pratique. Les ouvriers de la parabole sont très semblables aux hommes et aux femmes de notre temps, ballottés entre la nonchalance qu'ils ont dans leurs gènes – ne nous

voilons pas la face : c'est le péché capital de paresse – et le désir irrépressible de voir tous les problèmes résolus d'un claquement de doigts. Là-dessus, sur cette impatience de la modernité, Orient et Occident, pourtant partis de deux horizons diamétralement opposés, et à supposer que ces catégories aient encore un sens aujourd'hui, convergent sans grand mal.

Si quelque chose a installé l'Occident dans ce désir de voir les solutions s'installer magiquement dans l'instant, c'est un excès de rationalisme. Poussée jusqu'à ses limites, cette faculté oublie son fondement même, la raison, et enjambe, ou voudrait enjamber la frontière du temps. Aristote définissait le temps comme le nombre, entendez la mesure, du mouvement. Le temps implique nécessairement mouvement, évolution. De nos jours c'est pareil en théorie : la maturation ne pourrait se penser sans mouvement ni le mouvement sans écoulement du temps, sinon que l'Occident rationaliste saute cette étape et voudrait voir les choses mûrir sans passer par les minutes, les heures, les jours et, au bout du compte, les années. L'excès rationaliste est toujours tenté d'annuler le temps, comme le démontre de façon irréfutable l'accélération des déplacements. Regardez ceux que les voyages aériens épouvantent à l'extrême : après s'être livrés à des calculs et des comparaisons, ils aiment encore mieux emprunter ce prodigieux moyen de déplacement qu'est l'avion en s'en remettant au « destin » que de passer à voyager le temps fou que leur aurait demandé le même trajet par mer ou par route.

À l'opposé de cette tension, il y a la fainéantise, qui vient pourtant de la même recherche éperdue d'efficacité. Il est dans toutes les mémoires, l'échange entre le Petit Prince et « le marchand de pilules perfectionnées qui apaisent la soif » (ch. 23). Ce dialogue est un concentré de sagesse et une critique très acerbe de la tournure d'esprit qui, croyant résoudre un problème, n'a fait qu'en créer un autre. Le Petit Prince voudrait

savoir pourquoi l'autre vend cette marchandise...

– *C'est une grosse économie de temps, dit le marchand. Les experts ont fait des calculs. On épargne cinquante-trois minutes par semaine.*

– *Et que fait-on des cinquante-trois minutes ?*

– *On en fait ce que l'on veut...*

« *Moi, se dit le Petit Prince, si j'avais cinquante-trois minutes à dépenser, je marcherais tout doucement vers une fontaine... »*

On ne saurait mieux satiriser la mentalité occidentale qui veut, au tréfonds d'elle-même, accumuler temps, argent, objets, et ensuite ne sait qu'en faire. Disposer du temps gagné par l'absorption de pilules étanchant la soif permettrait au Petit Prince, avant toutes choses, de « perdre du temps », justement, en cherchant à apaiser sa soif de la manière classique.

Parfois nous ne nous rendons pas compte que nous entassons en vain. L'objet de notre désir perd du sens, l'objectif que nous visions se défait. Le montre à la perfection un autre passage du livre, quand le Petit Prince croise le businessman, un homme important qui passe ses journées à compter les étoiles, dont il s'estime légitime propriétaire (ch. 13). Son langage est chiffré, littéralement, mais son code est brouillé¹⁰...

– *Et que fais-tu de cinq cents millions d'étoiles ?*

– *Cinq cent un millions six cent vingt-deux mille sept cent trente et un. Je suis sérieux, moi, je suis précis.*

– *Et que fais-tu de ces étoiles ?*

– *Ce que j'en fais ?*

– *Oui.*

– *Rien. Je les possède.*

Avoir en toute propriété choses et temps ne trouve plus aucune justification de fond, mais reste vide de sens, superficiel. C'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

peut rendre justice ; *a fortiori* Dieu en faveur de la moindre de ses créatures.

J'aurai d'autant moins l'outrecuidance de contredire l'évidence que c'est de Jésus même que nous tenons l'interprétation :

Écoutez bien ce que dit ce juge sans justice. Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus qui crient vers lui jour et nuit ?

Mais je soupçonne la veuve d'avoir mis au point une stratégie qui devient plus évidente à mesure que nous tenons les deux bouts du fil interprétatif de la parabole : la prière. Mais procédons par ordre.

La veuve doit défendre sa cause dans un vrai conflit ; c'est d'un adversaire réel qu'elle parle : il n'est pas question pour cette dame de s'incliner devant la force d'un de ses ennemis, de quelqu'un qui lui retire ce qui lui appartient de droit. En somme, elle est victime d'une injustice. Elle doit donc aller trouver le juge, elle doit négocier son salut, parce que, pour elle, répétons-le, elle voit la mort de son mari lui ravir droit après droit. Son état risque de la fragiliser à l'extrême jusqu'à la dépouiller de tout ce qu'elle possède. Dans la situation où elle se trouve, en proie à la peur de tout perdre et d'être terrassée par l'adversaire si redouté, elle a une fulguration qu'on peut qualifier de géniale : seul un juge « pourri » peut réussir là où un magistrat « régulier » échouerait lamentablement. Oui, qu'est-ce que cela lui apporterait de s'en remettre à l'arbitrage d'un homme rongé de scrupules et qui appliquerait la loi de la façon la plus consciencieuse, un peu bêtasse à la limite ? Ce qu'il lui faut, c'est un personnage sachant enjamber les simples règles, capable de comprendre ses difficultés et qui, sourd au fond de sa requête – comme ce sera, de fait, le cas –, finira par l'écouter pour son insistance « injuste ». Voilà comment la

parabole institue en profondeur une analogie entre l'injustice du juge et l'injuste insistance de la veuve. Quel besoin pour celle-ci d'insister pour introduire une cause sur laquelle n'importe quel juge pouvait statuer en toute justice ? L'obstination abusive épouse étroitement celle du juge, et d'ailleurs, comment il en est là, lui, on n'en sait ni le pourquoi ni le comment. En tout cas, ce que dit clairement l'Évangile, c'est qu'il y avait dans la ville un juge inique. La veuve devine que la seule solution consiste à établir une complicité, profonde et massive, entre mentalités semblables, de manière à arracher le résultat qu'elle a combiné. Sagace, intuitive, un brin maligne comme elle l'est, elle se décide à aller chez ce juge inique qu'elle sait disposé à céder, *précisément parce qu'il est injuste*. La solidarité, la vraie, comporte toujours une proportion de complicité dans le bien, et hélas dans le mal aussi. C'est comme dans l'amitié véritable : deux amis s'entendent facilement au premier coup d'œil, une certaine harmonie infiltre leurs comportements, et la communication est réduite au strict nécessaire parce que l'entente est au plus haut, rendant les paroles désormais inutiles.

N'entretenant pas de relations d'amitié avec ce juge inique, la veuve doit défendre sa cause avec une insistance qui confine au pénible, et le fonctionnaire public se résout à l'exaucer, de crainte de la voir, au bout du compte, « lui casser la tête ». La veuve s'est montrée un génie en art politique, en sagacité aussi, parce qu'elle a réussi à se mettre au diapason avec le seul juge qui pût la satisfaire. Certes, il lui cède au motif que son insistance n'aurait pas manqué d'engendrer chez lui des migraines quotidiennes, mais en cela il est fidèle à son personnage inique. Un plaideur a beau prier et supplier, il ne fait pas plier le juge, et seul cédera à l'entêtement inique celui qui à son tour a plus ou moins l'iniquité chevillée à l'âme. On

n'imagine pas un juge probe et scrupuleux qui obtempère : plaignante ou victime, il l'aurait sans barguigner mise à la porte, sans daigner lui jeter un simple coup d'œil. De fait, en son for intérieur, le juge admet qu'il ne respecte personne, ni Dieu ni loi, en vertu de quoi il peut régler l'affaire car, en toute injustice, il ne veut plus avoir affaire à cette dame.

Mettre le marché en main à l'autre, négocier avec lui, cette veuve l'a fait selon les meilleures règles de marketing et conformément à la ruse propre à tous les gens en situation de précarité. Elle n'a présenté qu'un seul point de sa cause, sans chercher midi à quatorze heures dans l'objet de sa requête. Sur son étal de marchande trônait un article unique, bien spécifié.

Parfois, à Istanbul, j'ai vu des vendeurs ambulants faire commerce d'un seul produit, piles de foulards, gerbes de parapluies pour parer à toute éventualité d'orage intempestif s'abattant sur la ville, bracelets, que sais-je encore... Un jour que je faisais un peu de *jogging*, j'ai même réussi à voir, j'ai sa photo, un vieux qui vendait des chapeaux d'où pendait par-devant un ventilateur. Le commerce de détail est tout entier là-dedans : avoir une seule chose à proposer et y concentrer toutes ses forces, physiques et morales, pour que le bilan soit tangible. Quelquefois les enfants, voire des adultes, vous présentent un seul paquet de mouchoirs, deux ou trois au plus ; ils peuvent aussi sortir avec une balance pour la pesée publique du passant, trouvaille épatante, car celui-ci, du moins on l'imagine, saisi par l'angoisse de la forme physique, pour peu qu'il n'ait pas ce qu'il faut chez lui, va immédiatement y monter, pour calmer l'instinct qui le pousse à savoir ce qu'il pèse. En Turquie, tout convient au commerce, il suffit d'avoir un seul spécimen d'une seule marchandise pour se défendre, chercher à vivoter, et, en fin de compte, garder la tête hors de l'eau.

Ce gamin que je rencontrai sur le bord de la route, un jour que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'angoisse, c'était justement le père. Et, au contraire, il ne l'a pas fait.

C'est autre chose que de traiter son fils comme un mercenaire ! Aussitôt, le père se fait apporter par les serviteurs les chaussures pour chausser les pieds du nomade, pour qu'il visite la propriété, son domaine, comme un prince héritier. Seul le patron pouvait traverser la propriété en chaussures, les hôtes devaient être pieds nus pour indiquer – comme on dirait aujourd'hui – qu'ils foulaient sur la pointe des pieds une terre « sacrée » puisqu'elle appartient à un autre. Les habits de fête, ensuite, indiquent que le père non seulement le remet dans la communauté patrimoniale, mais lui confie un rôle qui semble même patronal : il revêt ce fils de tous ses biens et avoirs parce que telle était sa conception depuis le début. Cela ressemble à une ordination presbytérale – peut-être même mieux : épiscopale –, ou encore à une intronisation papale. L'autorité dans l'Église doit avoir fait l'expérience de l'humanité prodigue et perdue, pour pouvoir ensuite sillonner dignement le champ du Seigneur. On ne peut pas faire toujours et partout « comme si on connaissait tout et comme si on avait fait toutes les expériences ». Le « comme si » n'est certes pas le point fort de cette parabole ; ici, chacun vit en profondeur : l'abandon du nid paternel, la révolte intérieure, l'attente patiente et amoureuse, la pensée constante, la jalousie irrationnelle, mais aussi la revendication des droits. Ce texte met en scène la danse effrénée des forces passionnelles, et le père tempère, concilie, parce qu'il a vécu l'expérience du fils, et *avec* le fils prodigue, et *avec* le fils aîné.

Ne dira-t-il pas précisément au fils aîné irrité, jaloux : « Tout ce qui est à moi est à toi » ? Le père – et aucun des deux enfants n'a vraiment compris cela – a tout fondé sur la communauté des biens, sur l'esprit d'amour qui ne sait faire autre chose que

partager. L'enfant prodigue est réintégré en prince, parce que son père ne l'a jamais imaginé exclu de l'indivision des biens et veut encore le lui démontrer dans la situation présente. Le fils aîné recevra sa leçon parce qu'il n'a jamais compris que ce qui était à son père était aussi à lui. À la jalousie, le père, qui est bon et qui a le cœur infiniment grand, ne peut que donner la vraie raison :

Il fallait festoyer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et il est vivant, il était perdu et il est retrouvé.

Le père n'est pas narcissique ; il ne lui dit pas : « Mon fils était perdu et a été retrouvé » ; non ! Il dit exactement : « Ton frère était mort et il est vivant ». Le père est tellement hors de lui-même, en extase d'amour, qu'il pense d'abord à la manière de faire comprendre cet amour. Au fils qui lui demandait sa part d'héritage, sans même hésiter un seul instant, il donne ce qui lui était dû. Au fils qui revient, non seulement il donne de quoi se nourrir, mais de quoi se sentir le patron. Au fils jaloux, il répète qu'il a droit également à tout ce qui appartient au père. Voilà l'amour : penser à l'autre et à ses exigences parce qu'on l'aime ; on l'attend de loin, parce qu'on ne l'a jamais laissé tout seul.

L'amour est une extase, parce qu'il vous fait sortir de vous-même, ne vous laisse plus croire que vous êtes le centre du monde, mais l'atome qui – comme les derviches tourneurs – tourne, avec sa planète, autour du soleil. Tel est peut-être le secret de cette danse circulaire qui a occupé les mois et les années qu'a duré l'étude attentive que j'ai menée d'une autre tradition religieuse et spirituelle. Et c'est peut-être cette parabole qui m'en offre le sens ultime : l'amour sort de lui-même, il se fait extase, parce qu'il est attiré par l'objet plus que par le sujet aimant. L'Aimé est plus important que l'aimant,

parce qu'il n'est pas centré sur lui-même. Ici se trouve tout le défi du monde moderne bâti sur une philosophie subjectiviste, où il faut entendre par subjectivisme l'attitude du sujet qui dans ses relations avec l'extérieur s'associe à l'objet par une sorte d'osmose lui ôtant sa pureté et jusqu'à sa plus froide réalité. L'incapacité d'atteindre l'objet, la chose, l'autre, Dieu... est peut-être l'obstacle le plus important qui s'interpose entre l'Évangile de la charité extatique et la réflexion subjectiviste, laquelle échoue à rejoindre l'être dans son essence.

Nul besoin de la philosophie pour comprendre que cette parabole n'est pas métaphorique. Sa figure, géométrique, consiste en une courbe qui conduit à aimer l'autre dans sa faiblesse. Ce père miséricordieux a aimé ses deux enfants d'un même amour indivis. Il ne condamne ni le premier pour son choix effronté ni le second pour sa fermeture narcissique. Dieu est plus grand que ma manière de voir, ainsi que le père l'enseigne au fils aîné : « Ton frère mort est maintenant revenu à la vie. »

Allahu akbar, crient les musulmans plusieurs fois par jour du haut des minarets : « Dieu est le plus grand. » C'est dans ces aléas de la vie que nous devons penser au père de la parabole, « Dieu est le plus grand » parce que, pour la foi chrétienne, il aime d'un amour infini. Celui du père ne s'arrête pas au soi, mais il va à ses créatures et donc à ses enfants.

Dans cette parabole, il y a un décentrement et une réorientation qui laissent sans voix, tant on est ébranlé en son tréfonds.

Comment raconter cette parabole sinon en expérimentant à quel point ce père est vraiment Dieu le Père ? L'homme, tout homme et toute femme sur la Terre – bien que tous ne vivent pas explicitement la foi de l'Évangile de Luc – a besoin d'un tel amour pour surmonter les difficultés qui se présentent sur le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Royaume de Dieu. Une foi si simple qu'elle n'a même pas à passer par le repentir. On peut déduire cela de la moitié est de la circonférence représentée par la phrase : « Vous ne vous êtes pas dans la suite davantage repentis pour le croire. »

Dans cette prédication supplémentaire de Jésus, deux points se dissimulent, d'importance inégale. D'un côté, Jésus morigène les assistants en leur disant que non seulement ils n'ont pas cru avec simplicité, mais que – et c'est encore plus grave –, tout en voyant les publicains et les prostituées croire au chemin de Jean, ils ne se sont malgré tout pas repentis et ils n'ont pas cru. Pour les interlocuteurs de Jésus, le péché est double : ils n'ont pas la foi parce qu'ils n'ont même pas « vu » ce qui était en train de se passer chez les prostituées et les publicains.

Le jugement est extrêmement sévère pour ces hommes de peu de foi, ou plutôt de pas de foi du tout. Non seulement ils ne croient pas dans la simplicité au Dieu de l'amour, mais ils ne se laissent pas même convertir en voyant ces gens-là, la lie du peuple, suivre le chemin de la justice et de l'amour. Pour ce genre d'hommes, alors, le processus devrait être plus complexe, parce que la foi a besoin d'une preuve : la conversion des pécheurs publics. Et quand bien même auraient-ils cette preuve, ils ne croiraient pas.

Il est inutile d'insister sur le jugement de Jésus suffisamment sévère à l'encontre de ceux qui ne croient pas, puisqu'ils ne veulent même pas voir et croire au miracle de la conversion d'autrui. Pour quitter la métaphore : quand nous voyons, quitte à l'expérimenter sur nous-mêmes, l'amour fou transformer un homme ou une femme, ce que, jamais, au grand jamais, nous n'aurions imaginé possible, et que nous persistons à nier l'évidence, alors nous agissons exactement comme ce public-là, composé en partie d'aveugles, en partie d'aveuglés par une logique trop rigide qui ne sait pas aller scruter jusqu'à l'essence

des choses.

Ce cercle, ou mieux cette circonférence herméneutique, me ramène à mes derviches bien-aimés et à un texte ottoman que j'ai étudié et traduit. Même s'il baigne dans un contexte tout différent, il peut peut-être nous aider à comprendre cette dualité, qui frise le dualisme, et qui n'aide pas à croire avec simplicité. Celui qui a des oreilles pour entendre n'a de toute façon pas besoin toujours et partout du repentir pour se convertir. Celui qui n'a pas ces oreilles ni même d'yeux pour voir doit traverser un repentir pour croire ce qui se révèle carrément une évidence.

Pour expliquer à ses confrères les différents chemins intérieurs des hommes, un derviche tourneur du XVII^e siècle, Ankaravî († 1631), parle de deux catégories qui peuvent, on ne sait jamais et en dernière analyse, être associées, d'un côté, aux spécificités des deux fils – proches de celles des auditeurs confondus –, et, d'un autre côté, à celles des publicains et des prostituées, dont la vie se distingue de la foi pure.

Voici ce que dit Ankaravî :

L'un des symboles les plus subtils du cercle de danse est représenté par le fait que les chemins initiatiques de la confraternité des derviches sont avant tout circulaires, comme il est évident quand on est en train de tourner, et ils ne sont pas comme ceux de la route linéaire. Parce que les disciples de la vérité se partagent en deux catégories.

La première est formée de ceux qui, en commençant depuis l'âge de la puberté jusqu'à leur mort, entrent dans la Loi et dans la confraternité. Quel que soit le stade qu'ils atteignent, aussi bien corporel que spirituel, ils croient que la vérité est ailleurs, ils la séparent de tout attribut et supposent qu'elle ne se trouve ni dans le stade le plus élevé, ni dans aucun stade. Ils la cherchent très longtemps et avec de longues conversations.

Celui qui est dans cette foi possède la voie linéaire.

L'autre catégorie comprend ceux auxquels on dévoile l'unicité de l'existence, alors qu'ils affrontent la vie initiatique avec l'aide et les efforts du maître spirituel et de la Providence divine. Quel que soit le stade qu'ils aient atteint, ils trouvent le secret du verset « Quel que soit le côté où vous vous tournez, la face de Dieu est là » (Coran II, 115). Et quel que soit le stade qu'ils aient atteint, où qu'ils soient, ils voient la manifestation de Dieu en toute chose. On les appelle les possesseurs de la voie circulaire. Parce que leurs voyages partent de la vérité, vers la vérité, avec la vérité et dans la vérité. C'est de cette manière qu'on trouve la véritable circularité¹⁸.

Dans ce texte, il est évident que la foi est donnée à celui qui voit et qui désire ardemment voir, expérimenter le don qui lui est fait. Comme dans une ronde, nous cherchons à nous laisser toujours étreindre dans la simplicité de la foi et non dans les complications logiques de celui qui ne la recherche pas, la foi.

C'est, toujours et partout, la lutte sans trêve pour voir l'invisible, espérer la grâce imprévue, et expérimenter la passion de la résurrection. Ce n'est qu'avec ces yeux nouveaux que l'humanité pourra passer de l'alternative entre incohérence et efficience sans piété à la solution de la foi simple.

¹⁸ Alberto Fabio Ambrosio, *Vie d'un derviche tourneur. Doctrine et rituels du soufisme au XVIIe siècle*, CNRS Éditions, 2010.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nouveauté recherchée intensément doit conduire à un seul objectif : faire du fidèle un homme nouveau. La vraie nouveauté est donc dans l'objectif de faire des disciples du Royaume des hommes complètement nouveaux.

La nouveauté du Ressuscité et de l'Évangile est un secret qui se cache en tout lieu. Seule la grâce permet de voir cette lumière qui apparaît avec évidence aux petits et aux humbles de cœur. Ce sont les petits qui s'étonnent encore de tout, même des choses qui pour les adultes ont fini par prendre un air familier, mais qui, à leur œil pur et ébahi apparaissent dans leur entière nouveauté.

L'ultime étape de cette recherche de la nouveauté de la vie, Jésus en brosse artistement les contours, et quelques lignes lui suffisent pour nous mener à l'ultime étonnement que cause la nouveauté éternelle. À cette comparaison, qui s'élève presque au rang de parabole, n'ajoutons rien :

En vérité, je vous le dis : si vous ne vous convertissez pas et ne devenez pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

¹⁹ *Cantique spirituel*, 36,10.

²⁰ *Adversus haereses*, livre 4, 3^e partie, Conclusion 1. *Omnem novitatem attulit, semetipsum afferens.* (« *Erreur des marcionites* »), « il a apporté toute nouveauté en apportant sa propre personne ».

Bibliographie

Prévost Jean-Pierre, *Les Paraboles de Jésus : un trésor à redécouvrir*,

Bayard, 2016

Delorme Jean, Thériault Jean-Yves, *Pour lire les paraboles*,

Le Cerf, 2013

Getty-Sullivan Mary Ann, *Les paraboles du Royaume : Jésus et l'utilisation des paraboles dans la tradition synoptique*,

Le Cerf, 2010

Houziaux Alain, *Paraboles au quotidien*, Le Cerf, 2007

Maillot Alphonse, *Paraboles de Jésus*, Olivétan, 2006

Jeremias Joachim, *Les Paraboles de Jésus*, Xavier Mappus, 1964

Ouvrages du même auteur

Quand les soufis parlent aux chrétiens, Bayard, 2016

La Confrérie de la danse sacrée. Les derviches tourneurs,
Albin Michel, 2014

Soufis à Istanbul. Hier, aujourd'hui (XIII^e-XXI^e siècle),
Le Cerf, 2014

Soufisme et christianisme. Entre histoire et mystique,
Le Cerf, 2013

Petite mystique du dialogue, le Cerf, 2013

Vie d'un derviche tourneur, CNRS éditions, 2010

Les Derviches tourneurs. Doctrine, histoire et pratiques,
Le Cerf, 2006

Table

Préface

Introduction

I. La perle rare ou la lutte sans trêve

II. Le bon Samaritain ou la différence faite homme

III. Le figuier ou une espérance sans rien derrière

IV. Le festin nuptial ou le capitalisme de la gratuité

V. L'ivraie ou « Quand les choses se corsent, les durs s'y mettent »

VI. La veuve insistante ou un marchandage au détail

VII. L'enfant prodigue ou la conjonction qui change la vie

VIII. Les deux fils ou deux visages défigurés

IX. Le scribe de l'expérience humaine

Conclusion

Bibliographie